

La chute de la natalité en Inde

Christophe Z. Guilmoto*

Les analyses de la baisse de la fécondité dans les pays en développement ont contribué à renouveler les débats entretenus à propos de la transition de la fécondité dans les pays occidentaux, en les focalisant notamment sur les rôles respectifs du développement économique et des politiques de population et sur les mécanismes de diffusion de la chute de la fécondité. L'article de Christophe Z. Guilmoto, qui synthétise un ouvrage¹ collectif consacré à l'Inde du Sud, nous apporte, au terme d'une recherche en partenariat de cinq années, un regard nuancé sur ces questions. Il nous permet de mieux comprendre les cheminements variés de la natalité dans le monde qui seront décisifs dans l'évolution démographique et géopolitique de l'humanité durant les prochaines décennies.

Avec des taux de mortalité assez modestes, c'est avant tout le niveau de la natalité qui détermine aujourd'hui le rythme d'accroissement de la population dans le monde : les différences de croissance observées entre pays relèvent donc principalement des écarts entre niveaux de natalité. La fécondité d'aujourd'hui, mesurée par le nombre moyen d'enfants par femme, enregistre des variations considérables de par le monde et celles-ci détermineront d'ici les prochaines cinquante années des différences sensibles de répartition de la population mondiale. En dépit de la baisse de la natalité observée (presque) partout dans le monde, l'inertie démographique aura un effet majeur dans la recomposition démographique mondiale, opposant pays, groupes sociaux ou ensembles régionaux entre eux. Les récentes estimations de l'ONU indiquent par exemple qu'une baisse plus rapide que prévue de la natalité diminuerait de plus de 250 millions d'habitants la population totale des pays les moins développés en 2050.

Comprendre la baisse de la natalité

Les enjeux du calendrier et du rythme de cette transition de la fécondité demeurent par conséquent considérables, marquant tout autant la sphère du politique que les impératifs de développement et de gestion des ressources. Les chercheurs ont proposé des théories rendant compte des comportements reproducteurs dans les sociétés humaines, formulant au passage diverses hypothèses expliquant les écarts entre groupes sociaux. On observe ainsi que la fécondité a souvent tendance à s'infléchir en premier parmi les couches urbaines les plus éduquées ou les plus prospères de la population et que la baisse de la mortalité infanto-juvénile est un facteur supplémentaire de diminution de la fécondité.

Pour une majorité, la fécondité est un ajustement rationnel des familles à leur condition sociale et économique changeante et le développement est un facteur « naturel » de la baisse de la fécondité ; la fécondité devrait donc se réduire quand le capital humain du ménage s'améliore ou encore quand les coûts de l'éducation et des soins s'accroissent. L'apport des réflexions anthropologiques et féministes a toutefois suggéré que le contexte local, caractérisé par des formes singulières d'arrangements sociaux ou de rapports de genre, venait se greffer au développement social ou économique pour déterminer les niveaux de fécondité dans des sociétés données.

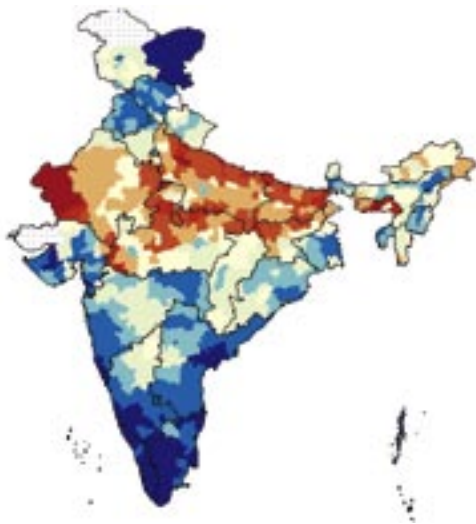
Le formidable élan démographique des pays du tiers monde durant les cinquante dernières années a entraîné également la communauté internationale à soutenir des formes d'intervention démographique active, parfois même agressive, par le biais de politique de planification familiale. La vigueur de ces politiques a donc créé un nouvel élément conditionnant la fécondité dans les pays où des mesures de limitation des naissances étaient introduites, avec un succès qu'il a toujours été malaisé d'établir.

Que s'est-il passé en Inde du Sud ?

L'Inde est à ce titre un cas d'école, puisque c'est un des premiers pays à mettre en place une politique officielle de planification familiale, et ce dès les années 1950 quand la contraception sentait encore le souffre dans les pays occidentaux. Le stérilet, puis l'avortement y ont ainsi été introduits très tôt, dotant l'Inde d'une offre très variée en termes de limitation des naissances, alors que le discours officiel antinataliste se durcissait dès les années 1970. La baisse de la fécondité s'est effectivement déclenchée dans les années 1960,

mais de manière encore modeste, ne s'amplifiant qu'à partir des décennies suivantes. Si quelques états indiens ont finalement atteint une fécondité de deux enfants par femme en 2000, c'est-à-dire légèrement en deçà du niveau de remplacement des générations, cette diminution a été extrêmement inégale dans le pays ; une large part de la population continue d'enregistrer un fort taux de croissance et la fécondité reste par endroit supérieure à quatre enfants par femme.

C'est dans ce contexte qu'une équipe franco-indienne s'est fixée pour objectif d'examiner le cheminement démographique d'une région particulière, l'Inde du Sud « dravidiennne »². Le point de départ de l'investigation résidait dans le caractère étonnamment précoce de la baisse de la fécondité dans cette partie de l'Inde, notamment en regard des grands états de l'Inde du nord hindiphone encore aujourd'hui bien en retard. Une cartographie récente des différences régionales, reproduite ici, montre d'ailleurs le clivage entre les régions du sud et les zones littorales, où le nombre d'enfants par femme s'est désormais rapproché du niveau de remplacement, et le reste de l'Inde. Si d'autres poches de faible fécondité apparaissent, comme dans le Punjab au nord-ouest, force est de reconnaître que la baisse est plus lente dans une majorité d'états alors que la politique de limitation des naissances a été en théorie la même partout.



Les différences de fécondité entre régions indiennes en 2001
(Plus de 4 enfants par femme en rouge
et moins de 3 enfants par femme en bleu)

Le sud de l'Inde forme un ensemble démographique considérable, de 220 millions d'habitants en 2001, pour lequel les généralisations seraient dangereuses. Pour ce faire, l'équipe s'est lancée dans une approche multiple dont l'ouvrage porte témoignage. On y combine notamment la perspective historique, depuis la période coloniale, et les analyses démographiques régionales sur

chaque état à des études de terrain à dimension plus anthropologique. Un volet plus géographique a consisté à recomposer le détail du paysage démographique à l'échelle rurale et urbaine, c'est-à-dire pour les quelques centaines de villes et surtout les 70 000 villages composant le sud de l'Inde. Les résultats sont à la hauteur de l'effort, puisqu'ils ont permis de produire une cartographie originale, mettant en lumière au sein même de l'Inde du Sud des zones pionnières où la natalité a depuis longtemps atteint des niveaux européens et des régions encore en retrait de cette révolution reproductive.

Pionniers et retardataires

Cette perspective nouvelle de la transition de la fécondité indiquait donc que le changement social et démographique était loin d'être uniforme dans les régions étudiées : de nombreuses zones à forte fécondité semblent ainsi avoir résisté à la pression du changement social et aux messages antinatalistes, puissamment relayés par tous les médias modernes. Mais on réalise de la même façon que cette répartition des niveaux de fécondité est tout sauf aléatoire : elle s'organise en particulier autour de « pôles pionniers », régions où les comportements reproductifs ont changé très tôt : la fécondité y a commencé à s'infléchir dès les années 1950, alors que les efforts des pouvoirs publics en matière de planification familiale n'étaient en Inde qu'à l'heure du balbutiement. Dans deux régions voisines, mais distinctes, du Kérala et du Tamil Nadu, la fécondité a ainsi commencé à s'incliner bien avant le début des grandes campagnes de planification familiale. Mais ce déclenchement précoce est le fait de quelques petits groupes sociaux, appartenant aux élites locales. Leur exemple n'a été imité que de façon graduelle, 10 ou 20 ans plus tard, par les autres couches de la population.

On s'attendait naturellement à trouver parmi ces communautés pionnières, castes hindoues et chrétiennes pionnières, certains traits qui éclaireraient le processus historique de la transition démographique. Il s'agit en effet des régions rurales qui ont enregistré la première baisse sensible de leur niveau de fécondité en Asie du Sud et l'origine de ce basculement dans la modernité démographique est cruciale pour comprendre le processus. Pourtant, il faut vite admettre que ces régions innovantes ne semblent guère avoir été influencées par l'essor urbain ; il ne s'agit pas des abords des grandes métropoles régionales, comme Madras (Chennai), Hyderabad ou Bangalore, mais de régions plus enclavées, parfois très rurales. On constate en outre que même si le Kérala précurseur était très en avance en termes d'instruction publique, en particulier parmi les femmes, d'autres régions où la fécondité a baissé très tôt ne brillaient guère par leur développement social. On ne pourra donc

guère attribuer mécaniquement à la modernisation, vu sous l'angle du développement économique, de l'essor de l'éducation ou de l'urbanisation précoce, l'origine de cette baisse de la fécondité. Quant au rôle de *deus ex machina* de la politique démographique nationale, ou régionale, son rôle apparaît ambigu : s'agit-il effectivement d'un effet d'offre, stimulé par les formidables efforts gouvernementaux en matière de moyens contraceptifs, ou plus simplement d'une conséquence de la demande émanant des ménages sous l'effet du changement des normes familiales ?

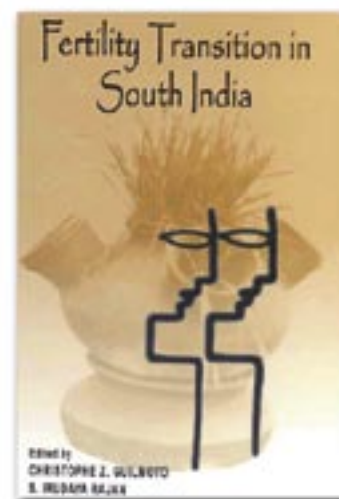
Les méandres du changement social

Si tous ces facteurs classiques ont sans doute eu quelque impact, leur lien avec l'évolution démographique n'a jamais été automatique et unilatérale. Personne ne peut dire aujourd'hui que la baisse de la fécondité a simplement découlé de changements plus larges affectant l'économie ou la société locale : les comportements démographiques en Inde sont donc un peu plus que la seule résultante des transformations sociales ou politiques qui ont bouleversé le pays. Ce raisonnement a d'ailleurs une portée plus globale, car les exemples abondent de sociétés dont l'évolution démographique, notamment en matière de natalité, est en décalage avec les changements structurels observés ailleurs : les baisses de natalité peuvent être singulièrement rapides en certaines régions, comme en Iran, ou au contraire très en retard comme en Afrique de l'Ouest. Le calendrier de la baisse de la fécondité en Europe, qui s'est étiré du XVIII^e siècle au XX^e siècle selon les nations, ne démentira pas l'expérience des pays en développement d'aujourd'hui.

Ce qui nous a frappé à travers notre étude est sans doute la forte homogénéité spatiale observée à l'échelle des petites régions, qu'il n'est pas toujours possible d'attribuer à des caractéristiques sociales, économiques ou politiques spécifiques. La prégnance des modèles culturels dans les comportements, dont l'ancrage géographique est avéré, semble avoir été déterminante ; une région est en effet souvent homogène en termes d'usages sociaux et c'est à cette échelle qu'interviennent les changements de comportement démographique. Il est également acquis que la propagation de l'innovation démographique, en l'occurrence la norme malthusienne qui a envahi l'Inde du Sud, s'est opérée de proche en proche. À l'intérieur des localités, elle s'est diffusée des couches favorisées vers le reste de la population, selon le modèle « top-down », mais également entre localités proches comme par effet de capillarité épidémique.

Ces observations, qui viennent clore une recherche consacrée à un modèle de transition démographique rapide, fournissent un éclairage nouveau pour la compréhension du phénomène. Des facteurs locaux, en partie irréductibles à l'effet combiné des politiques officielles et des

transformations globales affectant les sociétés, ont une place cruciale dans le déclenchement et le rythme de propagation du changement social et il serait bien difficile de pouvoir à présent transférer une expérience d'une aire culturelle ou d'un pays à un autre. En revanche, les mécanismes de diffusion au sein de la population – l'effet « tâche d'huile » – ont un effet considérable, comme si l'effet d'entraînement collectif était particulièrement marqué dans les comportements démographiques. Les puissantes normes sociales, qui régissent les attitudes en matière d'union et de procréation, peuvent certes évoluer très vite, mais elles tendent à s'imposer de manière hégémonique, gommant alors toute variation de comportement : l'innovation initiale se mue ainsi très vite en convention établie. Il serait saugrenu de penser que ce mécanisme ne soit vrai que des sociétés du Sud, car l'évolution démographique européenne récente a montré par exemple combien, en matière de nuptialité ou de reproduction, les révolutions d'antan ont vite été adoptées, effaçant des mémoires les pratiques des générations précédentes. En sorte que si le contenu des transformations démographiques varie encore entre l'Asie et l'Europe, les mécanismes à l'œuvre restent souvent parallèles.



¹ Fertility Transition in South India, Christophe Z. Guilmoto and S. Irudaya Rajan (edited by), Sage Publications, New Delhi-Thousand Oaks-London, 2005, 460 p. L'ouvrage présente une recherche conduite en collaboration avec l'Institut français de Pondichéry. Il rassemble 14 contributions de membres de l'équipe du *South India Fertility Project*, ainsi que de doctorants et autres chercheurs indiens, appartenant à des centres de recherche à Pondichéry, Thiruvananthapuram, Bangalore, Coimbatore et Tirupati.

² La région étudiée comprend les quatre états de l'Andhra Pradesh, du Karnataka, du Kérala et du Tamil Nadu, et le territoire de Pondichéry.

* Christophe Z. Guilmoto est directeur de recherche à l'IRD, membre du LPED et directeur exécutif du CICRED.